

2

UNE
ÉGLISE ANTIQUE

A
DINAIR

(CÉLÈNES-APAMÉE-CIBOTOS)

PAR
G. WEBER

BESANÇON

IMPRIMERIE & LITHOGRAPHIE DELAGRANGE-LOUYS

57, Rue Bersot, 57

—
1891

UNE
ÉGLISE ANTIQUE

A

DINAIR

(CELÈNES-APAMÉE-CIBOTOS)

PAR

G. WEBER

BESANÇON

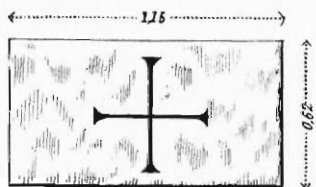
IMPRIMERIE & LITHOGRAPHIE DELAGRANGE-LOUYS

87, Rue Bersot, 87

—
1891

Eglise Byzantine

Dinair

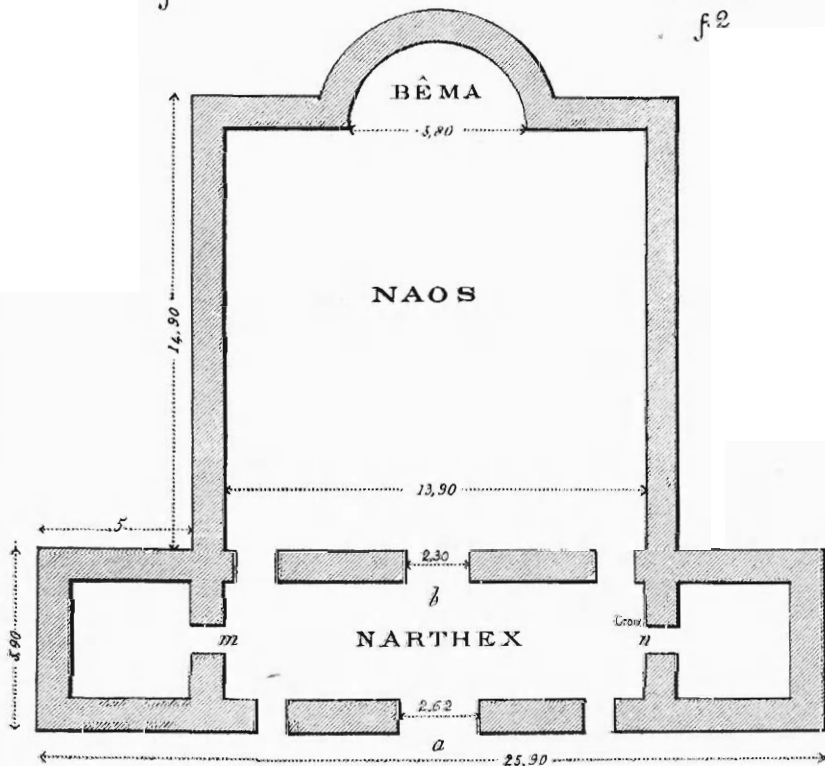


Bloc avec croix en n

f.1



f.2



Plan de l'Eglise



C. Weber

UNE
ÉGLISE ANTIQUE

A
DINAIR

(CÉLÈNES-APAMÉE-CIBOTOS)

Il y a soixante ans, l'emplacement de Célènes-Apamée Cibotos était encore inconnu ; aujourd'hui Dinair (1) possède une gare et forme le terminus provisoire de la voie ferrée la plus longue de la contrée (2). L'avenir réserve peut-être au petit bourg actuel des destins plus en harmonie avec son grand passé historique.

En effet, Célènes n'était-elle pas la seconde capitale de la Phrygie, fameuse par ses richesses agricoles ? Les mythes de Lityersès et de Marsyas ne personnifient-ils pas la lutte de la civilisation hellénique avec celle des Phrygiens ?

C'est ici que Pythios, le riche Lydien, entretient généreusement Xerxès et toute son armée, que Cyrus le Jeune se repose quelque temps dans ses parcs superbes avant d'aller disputer le trône à son frère dans les plaines de Cunaxa.

Alexandre passe à Célènes, venant de Pisidie, pour se rendre à Gordium, trancher le fameux nœud qui devait lui prédire l'empire du monde. Sous ses successeurs, qui font descendre la ville dans la plaine, elle acquiert, sous le nom d'Apamée, une nouvelle importance ; elle est, en effet, l'entrepôt général de tout le commerce de l'Asie-Mineure avec l'Occident, et ne le cède en grandeur qu'à Ephèse.

Le christianisme y jette de bonne heure de profondes racines, comme viennent de le prouver les nombreuses inscriptions chrétiennes, trouvées

1. Ce n'est pas le nom exact de la ville ; les indigènes et l'administration ottomane ne l'emploient jamais ; son vrai nom est *Guüikler*, qui veut dire les cerfs. Pockoke mentionne la ville sous la forme de Dinglar. Cf. *Descript. de l'Asie-Mineure*, II, p. 600, de Vivien de Saint-Martin.

2. C'est le *Smyrna Aidin Ottoman Railway* que le pays doit au concours intelligent et infatigable de son directeur général, M. Ed. Purser.

tout récemment. La prospérité d'Apamée dura jusqu'au moment où Byzance devint la capitale de l'empire d'Orient. Un nouveau système de routes s'établit alors dans le pays; ce n'est plus Ephèse qui est le port d'exportation, mais bien Constantinople : de Césarée, toutes les voies convergent vers ce nouveau centre; l'antique route de la vallée du Lycus est abandonnée et ne sert plus qu'aux besoins tout locaux.

G. Hirschfeld et W. M. Ramsay sont les deux savants qui ont traité, le premier dans une monographie (1), le second dans ses publications sur la Phrygie (2), tout ce qui se rapporte à cette ville si intéressante sous tous les rapports. Le but de ces quelques pages est d'attirer l'attention sur les monuments de l'époque chrétienne qui ont échappé à la dent des siècles, et d'augmenter ainsi l'intérêt qui s'attache à ce sol si célèbre, où, à travers tous les temps, l'orient et l'occident se sont donné rendez-vous.

Le plateau central de l'Asie-Mineure se termine précisément au méridien de Dinair; une chaîne de montagnes en forme le bord occidental. La petite ville moderne est située à son pied, dans une plaine qui est encore à 900 mètres au-dessus de la mer. Au delà des premières collines, s'élève une montagne dont le sommet portait l'acropole de l'antique Célènes; à son pied jaillit la belle source de Houdaverdy (3), don de Dieu, c'est-à-dire celle du Méandre, le plus grand fleuve de l'Asie-Mineure après le Halys. Antiochus Soter, qui voulait rendre la ville plus commode et d'un accès plus facile, la fit descendre sur les contreforts inférieurs dont l'un, juste en face, reçut sa nouvelle acropole; de là, la ville s'étendit dans la plaine.

Les ruines d'Apamée ne sont pas considérables; d'un côté les tremblements de terre, les invasions répétées, de l'autre la fertilité du territoire qui attirait toujours de nouvelles populations, ont fait disparaître tout ce qui était à la surface du sol; quelques blocs de marbre, des tronçons de colonnes, des architraves, etc., disséminés dans les murs des maisons, attestent seuls son ancienne splendeur. Un grand nombre d'inscriptions ont été trouvées depuis Arundell et Hamilton; une des plus récentes appelle la cité

Η ΑΑΜΗΡΑ ΤΩΝ ΑΠΑΜΕΩΝ ΗΘΑΙΣ. (4)

Sur la colline d'Ichlerdja, on distingue encore la cavea du Théâtre; au pied de la colline, à l'entrée de la ville, des fondations de murs très étendues. Dans la vallée du Houdaverdy, des grottes funéraires, et le long de la rivière des traces de ponts antiques. Vers le sud, sur les collines,

1. *Kelainai — Apameia Kibotos*, 1876.

2. *Cities and Bishoprics of Phrygia*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, 1883-1887.

3. Cf. Ramsay, *Historical Geogr. of Asia Minor*, p. 403.

4. Athen, *Mittheil*, 1891, p. 116-7.

beaucoup de tombeaux et surtout de gros blocs de marbre à façade encadrée et à inscriptions; beaucoup de ces blocs se voient dans les murs des jardins, au sud.

Le seul monument d'Apamée dont il soit possible aujourd'hui de reconnaître le plan, c'est la petite église antique, située sur l'emplacement de l'acropole de Célènes. Par son architecture, par les traditions de l'Ancien Testament qui se rattachent à son site, elle mérite une attention toute particulière, sans compter que, selon toutes les probabilités, c'est l'église la plus antique de l'Asie-Mineure, dont les traces se soient conservées jusqu'à nos jours.

Comme le montre le plan ci-joint, elle forme un carré parfait, précédé d'un narthex, flanqué lui-même de chaque côté d'une pièce carrée de 5 à 6 mètres de côté. La façade était percée de trois portes, celle du milieu beaucoup plus large que les autres. La même disposition se répète à l'entrée de l'église proprement dite, à l'exception des portes latérales qui ne sont pas dans le même axe que celles de la façade. Deux autres portes *m* et *n*, de chaque côté du narthex, communiquent avec les chambres latérales; ce sont là les seules entrées que révèle le plan. Les murs, hauts encore de 1 à 1 m. 30 sur 1 m. d'épaisseur, sont composés de gros blocs d'un calcaire gris, bien taillés et joints sans ciment; l'intervalle des deux parements est rempli avec des matériaux plus petits; de temps en temps un bloc, d'un mètre de longueur, relie les deux faces; c'est un empletton à parpaings.

A l'abside ou bema, qui n'a que 5 m. 80 de diamètre, on distingue à l'extérieur, à un mètre environ du sol, une moulure en forme de doucine qui faisait sans doute le tour de l'église entière; comme le sol du narthex est un peu en contre-bas de celui du chevet, cette moulure ne se voit plus dans cette partie de l'église, quoique les murs soient ici plus élevés.

Les petites portes étaient sans chambranles et recouvertes d'un seul bloc; celui de la porte *n* est encore en place. Les grandes portes *a* et *b*, au contraire, étaient ornées de pieds-droits à moulures très fouillées; en *b*, au moins, ils sont encore *in situ*, quoique ébranlés par les tremblements de terre. Des blocs à face arrondie, qui gisent sur le sol, permettent de supposer que ces portes étaient voûtées.

Le Rév. Arundell, qui le premier a décrit cet intéressant monument, dit avoir rencontré un grand nombre de croix et des lettres grecques, qui le portent à supposer que les pierres provenaient d'un édifice plus ancien. Cette dernière assertion ne semble pas justifiée; tous les blocs sont comme d'un seul jet, ne portant aucune trace d'un emploi antérieur. Le travail est si soigné qu'à première vue, on le prend pour un ouvrage hellénistique, ce n'est qu'en reconnaissant le plan général de l'édifice que

son caractère chrétien devient évident. Quant aux croix, il y en a de deux sortes : un certain nombre sont gravées négligemment sur la façade des blocs, et remontent à des époques différentes. Celle, au contraire, qui se trouve à gauche de la porte n, et dont la figure 1 est une copie exacte, a été évidemment creusée à cette place au moment même de la construction de l'église; c'est une croix grecque, aux extrémités légèrement évasées, d'après un type bien connu.

Les lettres grecques nous ont échappé; mais leur présence s'expliquerait aisément par l'habitude qu'avaient les architectes anciens de marquer ainsi leurs matériaux.

Reste encore la question de la toiture; l'église était-elle voûtée en dôme, ou avait-elle un simple toit en bois? La forme carrée de la nef fait incliner vers la première hypothèse; mais les blocs qui la remplissent sont tous carrés, et l'on ne voit pas trace de briques; des fouilles seules pourraient éclaircir ce point.

A quelle époque faut-il faire remonter la construction de cette église?

Une tradition, qui semble étrange à première vue, était, au commencement de notre ère, fort répandue dans cette partie de l'Asie-Mineure.

Les Oracles Sibyllins I. 261-6 disent en effet (1) : « Il y a en Phrygie, à Célènes, une haute montagne escarpée, appelée Ararat, d'où s'échappent les sources du grand fleuve Marsyas : c'est là, sur le sommet élevé, que s'arrêta l'arche, quand les eaux se furent retirées. »

De plus il existe une série de monnaies d'Apamée, frappées sous les empereurs Sévère, Macrin et Philippe-le-Père, dans la première moitié du III^e siècle, qui prouvent que l'administration municipale de la ville partageait cette croyance. Ces médailles représentent l'arche avec Noé et sa femme, ainsi que l'inscription ΝΩΕ (voir la fig. 2). Elles prouvent en tous cas une influence prépondérante de l'élément juif à Apamée qui, comme Ephèse, devait renfermer dans ses murs une colonie israélite considérable. L'origine de la tradition peut être attribuée à ce nom de *Cibotos* (κιβωτός-arche) donné à Apamée, déjà du temps de Strabon. Cette épithète Cibotos est-elle d'origine grecque ou phrygienne? C'est là le point en litige. M. G. Hirschfeld incline dans le premier sens, et l'attribue à l'importance commerciale de la ville; il ajoute même en note que le nom de la ville turque actuelle de Sandukly, à 8 heures au nord de Dinair, est la traduction littérale de ce mot sanduk-caisse, arche).

1. Ἔστι δὲ τι Φρυγίης ἐπὶ ἠπειροῖο Κελαίνης,
ἠλίβατον τανύμηκες ὄρος, Ἄραράτ δὲ καλεῖται,
Μαρσύου ἐνθα φλίβες μεγάλου ποταμοῦ πέρυκαν
τοῦ δὲ κιβωτῆς ἔμεινεν ἐν ὑψηλοῖσιν καρῆναι,
ληξάντων ὑδάτων

M. Ramsay, au contraire, y semble plutôt voir une épithète phrygienne, transformée en un mot grec qui lui ressemblât par le son.

Quoi qu'il en soit de cette étymologie, le fait de la croyance populaire reste intact. Les chrétiens phrygiens n'eurent aucune raison de douter de la tradition; la présence même de cette église sur le sommet de l'acropole de Célènes, le mont Ararat de la Sibylle, montre qu'ils se sont empressés de la confirmer par une prise de possession en quelque sorte officielle. Car il est bien à noter que déjà au temps de Strabon, l'emplacement de Célènes, sur la montagne, était abandonné (578. ἐν ᾧ πόλις ἦν, ἐμῶνυμος τῷ λέφω); la ville d'Apamée, de la colline d'Ichlerdja, s'étendait dans la plaine; les besoins du culte ne les engageaient pas d'aller si loin chercher l'emplacement d'une église; ce n'est qu'une tradition comme celle citée plus haut, qui a pu les porter à choisir ce site (1). Au reste les dimensions restreintes de l'édifice semblent corroborer cette manière de voir.

D'un autre côté les nombreuses inscriptions chrétiennes publiées par M. Ramsay dans le *Bulletin de la Correspondance hellénique* (1882-3) et dans l'*Expositor* (1889), prouvent que le christianisme était fort répandu en Phrygie dès le commencement du III^e siècle. Aussitôt que Constantin-le-Grand, en 320, l'eut déclaré religion d'Etat, les chrétiens d'Apamée se hâtèrent de consacrer par des monuments, les sites désignés par la tradition.

L'appareil et le plan de cette église répondent en tous points à ce que nous savons sur les églises bâties sous cet empereur : elles étaient carrées, octogonales ou rondes, couvertes d'un dôme et composées d'un Narthex ou Pronaos, du Naos et du Bêma. Or, toutes ces parties ressortent clairement du plan de notre monument. Sur la façade, trois portes donnaient accès dans le narthex, destiné aux pénitents et aux catéchumènes; puis trois autres portes conduisaient dans la nef proprement dite, réservée aux seuls fidèles; enfin le bêma avec l'autel pour le clergé. La destination des deux chambres latérales est plus difficile à identifier; peut-être servaient-elles de dépôt aux vêtements et aux vases sacrés de l'église?

Celle-ci était sans doute entourée d'une cour, d'un téménos, comme toutes les églises orientales; il est vrai qu'on ne voit plus trace ni de ces constructions secondaires, ni de celles, au reste, de l'antique acropole de la ville phrygienne.

Si des fouilles intelligentes viennent prouver jusqu'à l'évidence ce que les ruines actuelles permettent d'inférer, on comprendra l'intérêt particulier qui s'attache à cette église.

1. C'est à une tradition analogue qu'il faut sans doute attribuer la petite chapelle, taillée dans le roc, au-dessus de la source de l'Orgas, au nord du village actuel de Scheikh-Arab-Sultan. On sait qu'Arundell et Hamilton ont pris à tort cette source pour celle du Méandre. Au-dessus de la porte de la chapelle est l'inscription : ΝΙΚΟΔΙΜΟΣ Μ (οναγός)?

L'histoire ne nous a transmis que fort peu de détails sur la période chrétienne d'Apamée. Voici comment le Rév. Arundell les a résumés dans son ouvrage sur l'Asie-Mineure :

« Les Livres Saints ne mentionnent pas cette ville comme ayant été visitée par les apôtres. Cependant, vu son importance et sa situation, il est très probable que saint Paul, dans ses voyages en Phrygie, en Galatie et en Pisidie, a passé dans ses murs. L'an 172, Julien, évêque d'Apamée, se distingue par ses efforts de supprimer l'hérésie de Montanus, surnommée la Cataphrygienne. A la même époque, Apollinarius, évêque de Hiéropolis, cite deux chrétiens, originaires d'Eumenia (Ichékli) et nommés Caius et Alexandre, comme ayant souffert le martyre à Apamée, sur le Méandre.

» En général, la Phrygie souffrit beaucoup pour la cause du Christ. Lactance nous informe que pendant le règne de Domitien, en 301, une ville entière, toute chrétienne, fut livrée aux flammes avec ses habitants.

» Hiéroclès la range, sous le nom d'Ὀπαμία, au nombre des villes de la Pisidie, et dans les *Notitiæ episcopat*, Apamée est un évêché pisidien.

Voici les noms des évêques d'Apamée, qui sont parvenus jusqu'à nous :

JULIEN, 172	CALLINICUS	EULAMPUS
THÉOPHILE	MARCUS	PAULUS
EUTYSIUS	THÉOPOMPUS	SOPHRONIUS
PHILIPPUS	EUSTRATIUS	GIORGIUS, 1146
		ISAACUS, 1166. »

Ειρήνη τοῖς παράγουσιν πᾶσιν ἀπὸ τοῦ θεοῦ.

.....

τὸν θεὸν οὐ μὴ ἀδικήσης

.....

ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν χριττὴν θεόν
καὶ νῦν καὶ ἐν τῇ χρισίμῳ ἡμέρᾳ.

